

Origines du manga

Ce que l'on pourrait considérer comme les premiers mangas sont les **emakimono** (絵巻物). Ces rouleaux de papier peint sont apparus pour la première fois au 8^{ème} siècle et mélangent calligraphies et illustrations.

Les **emakimono** sont des œuvres pleinement ancrés dans le courant **yamato-e** (大和絵). Étymologiquement *images du Japon ancien*, le **yamato-e** est constitué de peintures centrées sur l'art du quotidien ou l'humain et débuta en même temps que l'époque Heian (VIII^e – IX^e s.). Ce courant préfigure celui de l'**ukiyo-e** (浮世絵), apparu bien plus tard, à l'époque Edo (XVII^e – XIX^e s.). Nombreux, les thèmes de l'**ukiyo-e**, qui signifie littéralement *image du monde flottant*, sont à cette époque totalement nouveaux, car ils correspondent aux centres d'intérêt de la bourgeoisie. Les jolies femmes, les scènes érotiques, le théâtre **kabuki**, une forme épique du théâtre traditionnel japonais, les lutteurs de **sumo**, les **yookai**, qui sont les créatures de la mythologie **shintoo**, le spectacle de la nature et les lieux célèbres sont donc ses thèmes principaux. L'**ukiyo-e**, qui a offert ses lettres de noblesse aux estampes japonaises, a donné naissance à plusieurs types d'œuvres : les **shunga**, les gravures érotiques, les **egoyomi**, des calendriers décorés d'estampes pour chaque mois, les **surimono**, des cartes de vœux sous forme d'estampes luxueuses imprimées à titre privé, et les **meisho-e**, littéralement *peintures de vues célèbres*. Ses chefs de file sont Hiroshige et Hokusai, tous deux très connus dans le domaine de l'estampe.

Hokusai, mondialement connu pour son estampe *La Grande Vague de Kamagawa* qui fait partie des *36 Vues du Mont Fuji*, est également le créateur du mot « manga », signifiant à l'origine *images dérisoires*. Il utilisa ce terme pour nommer une série de 15 carnets de croquis publiés de 1814 à 1878 et dont les trois derniers volumes ont été publiés à titre posthume.

À peu près à la même époque, le dessinateur Charles Wirgman, travaillant auparavant pour l'**Illustrated London News**, s'installe à Yokohama en 1861 et y publie dès l'année suivante le **Japan Punch**, un mensuel satirique où s'épanouissent caricatures et parodies. Les Japonais sont alors pleinement conquis et beaucoup d'illustrateurs commencent à occidentaliser leur trait, tandis que d'autres se lancent également dans l'aventure éditoriale.

C'est le cas de Rakuten Kitazawa, qui est aussi l'auteur de la première bande dessinée japonaise, publiée en 1902 dans le supplément dominical du quotidien **Jiji Shimpoo**. Le mensuel de Kitazawa, le **Tokyo Puck**, débute en 1905 et tirera à plus 100 000 exemplaires.

Le début du XX^e siècle voit donc naître un véritable boom des magazines, au départ essentiellement composés d'articles illustrés. C'est donc sous ces influences que Seiji Noma fonde en 1909 **Koodansha**, la plus vieille maison d'édition de mangas, bien qu'elle commençât comme toutes les autres par des magazines classiques. C'est en 1914 qu'elle commence à publier le **Shoonen Club** et en 1923 son pendant féminin, **Shoojo Club**. Mais les rares BD qui y sont publiées ne sont que des *yon-komas*, des histoires humoristiques en quatre cases verticales inspirées des strips américains, déjà publiés dans les quotidiens de l'époque. Cependant les plus populaires ont tout de même droit à une seconde vie en recueil.

En 1922 est créée **Shoogakukan** qui fut à l'origine une compagnie de manuels scolaires. Trois ans plus tard, elle se crée une branche annexe. Et cette branche, qui prendra son

indépendance dès l'année suivante, c'est **Shuueisha**, la maison d'édition possédant le magazine de prépublication de mangas le plus connu au monde, le **Weekly Shonen Jump**. Ce magazine vu notamment s'épanouir Osamu Tezuka, Akira Toriyama, Masashi Kishimoto et Eiichiro Oda ainsi que bien d'autres. Des auteurs qui, s'ils ne vous disent rien pour l'instant, vous marqueront quand je reviendrai dessus, plus en détail.

Malheureusement, bien que cette industrie telle que nous la connaissons soit en train de poser ses bases, elle sera fauchée en plein élan par la Seconde Guerre Mondiale. Vint alors avec elle la première des deux vagues de censure que subira le Japon entre 1937 et 1952. Les dessinateurs n'ont alors que deux choix très connus en temps de censure : chanter les louanges de la nation ou se faire lentement briser, d'abord par des menaces, puis par des censures excessives et finalement par de longues mises en détention. Dès 1937 leur est imposée l'adhésion à la Shin Nippon Mangaka Kyoodai, la Nouvelle Association Japonaise des Dessinateurs, contrôlée par le gouvernement. Deux mangas très populaires à cette époque voient donc changer leur ton pour coller à l'image qu'en souhaite le gouvernement : **Norakuro** de Suihoo Takagawa, qui narre l'histoire d'un petit chien anthropomorphe, très inspiré de son homologue américain **Félix le chat**, ainsi que **Fuku-chan** de Ryuuichi Yokoyama, yon-koma racontant le quotidien d'un petit garçon.

Après l'attaque-surprise de Pearl Harbor en 1941, l'effort de guerre bat son plein : il faut à la fois exalter les jeunes soldats au front, dont les magazines sont les seuls divertissements, et désinformer les civils en raillant Churchill et Roosevelt à grands coups de caricatures. La pénurie de papier affaiblie encore l'industrie du dessin, jugée superficielle en ces temps de crise : le numéro de juillet 1945 du Shoonen Club se voit limiter de 32 pages de textes sans illustration ni même une couverture.

C'est après la capitulation du Japon que suit la seconde vague de censure, cette fois imposée par la régence américaine. Celle-ci impose donc l'opposé inverse de la précédente : toute série jugée trop nationaliste, soit l'essentiel de la production de ce temps-là, est stoppée net. La seule série qui aura réussi l'exploit de survivre à ces 15 ans de censures et même de continuer jusqu'en 1971, c'est **Fuku-chan**, avec ses 5534 épisodes, reflets aussi bien du Japon que des conditions de travail des dessinateurs.

La fin de la guerre sonne le renouveau des magazines, mais essentiellement à Tookyoo. Les voies de circulations étant défoncées dans presque tout le reste du pays, il était alors impossible de livrer. Mais dans la région d'Oosaka, de nombreux microéditeurs publient des **akahon**, littéralement *livre rouge*, des mangas d'une centaine de pages, imprimés sur du papier de mauvaise qualité et aux couvertures rouge criard. Cependant ces mangas restent encore trop chers pendant cette période de famine. Les Japonais préfèrent donc les louer plutôt que les acheter, ce qui crée un véritable système de librairies de prêt, les **kashihonya**. Malheureusement, dans ces librairies, les titres pour enfants côtoient les mangas au contenu plus mature. Les mangas sont alors accusés de pervertir la jeunesse et certains sont même brûlés. La région d'Okayama proclame alors dès 1950 un acte de protection de la jeunesse pour calmer la situation. Elle permet dès lors de distinguer les publications déconseiller au moins de 18 ans. Cette loi, toujours active aujourd'hui, créa une brèche dans laquelle les

autres préfectures s'engouffrent aussitôt. C'est donc comme ça que l'histoire du manga comme nous le connaissons peut enfin commencer.

Sources : Histoire(s) du manga moderne – Matthieu Pinon, Laurent Lefebvre – Yinnis Édition – 2015

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Emaki>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Ukiyo-e>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Yamato-e>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Hokusai>